

Fin de la nuit

Carole David, *Hollandia*, roman, Hélotrope, 2011, 90 p.

Nathalie Warren

Numéro 135, 2012

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/68142ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Moebius

ISSN

0225-1582 (imprimé)

1920-9363 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Warren, N. (2012). Compte rendu de [Fin de la nuit / Carole David, *Hollandia*, roman, Hélotrope, 2011, 90 p.] *Moebius*, (135), 175–177.

CAROLE DAVID

Hollandia, roman

Héliotrope, 2011, 90 p.

Fin de la nuit

Carole David reprend avec *Hollandia* un thème qu'elle a déjà exploré, soit celui de l'identité.

Nous pourrions d'ailleurs reprendre le mot de Desgent à propos de l'auteure de *Terra vecchia*¹, car ici aussi quelqu'un avancera « en retournant sur les lieux non pas de sa naissance mais de sa provenance, c'est-à-dire de ses êtres au monde² ».

S'il fallait expliquer les assises de cette *novella*, remonter jusqu'à la question qui en est à l'origine, nous référerions sans nul doute à cette épigraphe: « Par quoi aurait dû commencer une histoire naturelle de la destruction? [...] par une étude comportementale des instincts de fuite et de retour sur les lieux?³ »

Max: jeune homme banal qui n'a pour *hobby*, selon sa mère, que les jeux de guerre en ligne. Joanne le voit fugueur, tout comme son père... Un « objecteur de conscience » dit-elle, et à l'entendre évoquer le mouvement des *draft dodgers*⁴ on croirait presque être devant un « révolté lyrique » – pour reprendre le mot de Maurois – alors qu'en vérité, Fred n'est rien d'autre qu'un banal déserteur.

Joanne: « être à l'identité incertaine », que la guerre ou plutôt les récits de guerre viennent heurter et façonner. De l'obsession ridicule de son père, qui creusa la cave de leur résidence pour y installer un abri antiatomique en prévision d'une possible invasion communiste, à Fred, en passant par les nouvelles internationales à travers lesquelles elle se gava d'horreurs quotidiennes, celle-ci entretient son mal-être.

Or, non seulement elle n'est jamais arrivée à comprendre que les motivations ainsi que les revendications des premiers *draft dodgers* dépassaient de loin Fred et l'état d'inaction qui le caractérise; mais, encore, elle se trouve incapable de voir le lien entre ce qu'elle-même a ressenti jadis et les raisons qui rivent son fils à l'écran:

Entre deux manifs contre la guerre du Vietnam, les parties de ping-pong hypnotisaient, permettaient de demeurer prisonnier d'un autre monde. Le fond sonore des autres jeux mêlé à la musique métal confirmaient leur participation à une guerre virtuelle. Les morts renaissaient chaque fois que la petite monnaie retentissait dans les boîtes métalliques⁵.

Car ici le jeu se fait catharsis. Mais ces mondes virtuels sont insuffisants pour qui cherche, comme Max, à prendre racine; pour qui est obnubilé par le passé et taraudé par la question de la mort, mais ceci dans la perspective d'une énigme à résoudre.

Raison pour laquelle, d'ailleurs, il se décidera à faire le chemin vers les Pays-Bas. Pour «rencontrer» – mais le mot est-il juste? – son grand-oncle Phil dont il sait si peu de chose, et qui a péri à bord d'un Avro Lancaster, en Hollande, lors de la Deuxième Guerre mondiale.

Parallèlement à ce récit, il y a celui de Martina dont le père a péri lors de cette même guerre, quand «le fuselage de l'avion et un aviateur mort sont tombés dans son lit⁶».

Or, sans aller plus loin, car nous risquerions de dévoiler la chute, nous ferons remarquer le fossé qui se creuse entre Martina qui est mue par l'empathie et qui spontanément pardonne; et Joanne qui, bien trop vite, juge et à partir de ses seules perceptions; ses critères de discernement ne reposant guère que sur des préjugés, qu'ils soient favorables ou non.

Vu cela, il n'y aura aucune fin de la nuit pour celle qui, alors qu'elle ne peut changer les choses, se trouve également incapable de modifier l'angle sous lequel elle les analyse. La voici donc, figée, tout autant que l'équipage du «Stardust [qui] avait fait corps avec le glacier Tupangato⁷», les familles cherchant leurs proches pendant cinquante-trois ans...

Nathalie Warren

Notes

1. David, C. (2005). *Terra vecchia*, Montréal: Les Herbes rouges.

2. Desgent, J.-M. (2006). «Carole David, singulière et plurielle», *Lettres québécoises*. Récupéré de www.erudit.org.

3. W.G. Sebald cité par Carole David.

4. Lacroix, J.-M. (1961). «La guerre du Vietnam et les draft-dodgers», dans J.-M. Lacroix & J. Cazemajou (dir.), *La guerre du Vietnam et l'opinion publique américaine (1961-1973)*. Paris: Presses de la Sorbonne Nouvelle. Récupéré de <http://books.google.ca>.

L'expression *draft dodgers* désigne les personnes qui ont quitté les États-Unis suite à la conscription, et ce, durant la guerre du Vietnam. Jean-Michel Lacroix distingue deux types de *draft dodgers*, soit les insoumis et les déserteurs, lesquels sont de classes sociales différentes, les premiers étant davantage éduqués, voire souvent détenteurs de diplômes universitaires. Il faut donc comprendre, a priori, que l'expression est ambiguë : les motivations des *draft dodgers* sont, au départ, diverses et l'opinion publique traite les informations les concernant avec partialité. Lisons à ce sujet le passage suivant : « Il est certain que les plus compétents et les plus motivés firent partie de la première vague, antérieure à 1965 ou 1966. Cette première vague était issue des universités et porteuse du ferment contestataire radical de la génération des années soixante. Elle était composée d'intellectuels intelligents et engagés. À partir de 1968 le profil du *draft dodger* évolue et ses motivations sont plus variées. L'hostilité à la guerre du Vietnam est moins idéale et moins philosophique. Sans doute certains ont peur de mourir au Vietnam mais il semble que beaucoup se placent souvent désormais dans une situation de fuite vis-à-vis d'eux-mêmes. » (p. 159)

5. David, C. (2011). *Hollandia*, Montréal : Hélio trope.

6. *Ibidem*, p. 62.

7. *Ibidem*, p. 54.

Annie Ernaux : *Écrire la vie*¹, anthologie « Quarto », Gallimard, Paris, 2011, 1088 p.

Dès la parution du premier livre d'Annie Ernaux, *Les armoires vides* (Gallimard, 1974), la critique disait que cette autofiction était fascinante, peut-être, mais trop centrée sur la personne de l'auteure. Avec *Ce qu'ils disent ou rien* (1977) et *La femme gelée* (1981), deux camps se sont établis. Dans l'un, qui a du mal à attirer de nouveaux membres depuis plusieurs années, se trouvent ceux qui accusent l'auteure de se faire l'apôtre de la sociocritique selon l'évangile de Pierre Bourdieu. Dans l'autre se rassemblent ceux qui reconnaissent dans ces parutions une vision lucide d'un monde en constant mouvement et une auteure qui ne recule pas devant ce qu'elle considère comme la première obligation de l'écrivain : montrer du doigt les pièges posés par l'évolution de la société occidentale, et française, en particulier, ainsi que d'identifier les sources des dangers à venir. Le pont de communication entre les deux groupes est établi par les récits bouleversants de vies humaines que d'aucuns qualifieraient de « banales » mais qui, sous la plume d'Annie Ernaux, deviennent *exemplaires*, dans le sens strict du mot. Ainsi, elle réfléchit sur ses parents, sa sœur qu'elle n'a pas connue, sa vie professionnelle, ses voyages, ses